



LE

COSMOS



SOMMAIRE

D'AVRIL 1902



GRAVURE

Jésus et les petits enfants.....*Hoffman*

QUESTION DU JOUR

De l'éducation des petits enfants

LITTÉRATURE

Lettres inédites du *Père Didon*
Poésies liturgiques (*Prato*)

HISTOIRE,

Les Dominicains aux Philippines
Analecta, O. P.

BIBLIOGRAPHIE

Un siècle.—L'art et la morale.—Lettres de M. Guizot.

Chronique.—Recommandations.—Prédications.

Capital souscrit et payé : \$115.000

**La Cie de Gaz, Electricité et Pouvoir,
DE SAINT-HYACINTHE,**

FOURNIT :—Eclairage au Gaz et à l'Electricité, Force Motrice, Accumulateurs, Lampes Incandescentes, Poêles à Gaz, Fers à Repasser, Eventails et Appareils pour Eclairage, etc.  Ouvrages de tous genres dans le Gaz et l'Electricité.

Bureau de Direction : P. F. Payan, Président, Eus. Brodeur, Vice-Président, J. C. Désautels, Secrétaire, Ls. Brousseau, Gérant,
Electriciens : Geo. Pomminville, Jean Fradette.

Téléphone No 32.

Bureaux : 110 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

**The Canadian Woollen Mills Company,
ST-HYACINTHE, P. Q.**



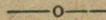
TWEEDS, FLANNELS, UNDERWEAR, HOSIERY
AND BLANKETS.



P. G. ERHARD, Direct.-Gerant

PHARMACIE CENTRALE,

COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR



Dépot général de

REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Dr E. ST-JACQUES,
ST-HYACINTHE.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

ST-HYACINTHE.

DE L'EDUCATION DES TOUT PETITS ENFANTS

POUR LEURS MÈRES.

SI les petits enfants savaient à quel point ils ressemblent à leurs poupées, ils seraient bien étonnés. Et d'abord, je pense qu'ils seraient fort scandalisés de m'entendre dire qu'un petit enfant ressemble à une poupée : " Hé quoi ! ne manqueraient-ils pas de s'écrier, après avoir feuilleté pour se renseigner maints traités orthodoxes d'éducation, ne sommes-nous pas les êtres les plus charmants du monde ? n'avons-nous pas la grâce empreinte dans nos gestes les plus familiers, et comment oser comparer à l'impassibilité, à la froideur d'une poupée, nos turbulences si aimables, et nos jolies impertinences ? en vérité, qu'a-t-on trouvé encore de nouveau dans ce siècle dont nous sommes l'avenir, qui nous empêche d'être la joie la plus pure et la plus douce de nos familles ? " Certes, mes mignons, oui vous êtes tout cela, et au delà ; il n'en reste pas moins, et précisément parce que vous êtes tout cela, qu'un grand nombre d'entre vous remplacez auprès de vos mères la poupée qui a fait l'amusement de leurs jeunes années.

Le premier écueil qui apparaît dans l'éducation de l'enfant c'est justement le charme qu'il répand autour de lui ; charme, d'ailleurs, assez illusoire, car les enfants charmants sont souvent de fort ennuyeux jeunes hommes et ainsi de suite. Si je pouvais formuler un vœu efficace à la naissance d'un enfant, au risque de passer pour certaine vieille fée revêche, je lui souhaiterais de n'être ni gracieux ni spirituel ; cela lui donnerait au moins une chance d'être bien élevé.

Le sentiment le plus dangereux qui existe, c'est l'admiration. Il enivre plus que tout autre et, ce qui le caractérise davantage, il n'enivre pas seulement les personnes qui le provoquent, mais encore celles qui le ressentent. Il est des mères de famille, d'aucuns disent même des grand-mères, que l'admiration qu'elles éprouvent pour leurs petits enfants enivre complètement. Il en est d'autres que ce sentiment anéantit moins parfaitement, suffisamment ce-

pendant pour les empêcher de remplir auprès de leur *idole* le devoir strict de l'éducation. On ne pense qu'à ce petit être, on ne parle que de lui, les gloses les plus ingénieuses sont apportées à ses moindres actes, et s'il vient à parler, on ne suffit pas à répéter la chose mémorable qui a été dite. C'est enfant est une fête continuelle dans laquelle tout le monde s'amuse de lui, tout le monde *jouit* de lui.

Voilà pourquoi, mes petits enfants, vous ressemblez à des poupées ; c'est que vos mères sont de grandes enfants, un peu plus grandes que vous, et encore. . . . Au total, je trouve, moi, que vous réfléchissez beaucoup plus qu'elles, car malgré l'avance qu'elles ont sur vous, en âge, en raison et en expérience, il n'est pas rare de vous voir exercer sur elles, au bout d'un certain nombre de mois, la plus abominable des tyrannies.

C'est la deuxième phase de l'éducation de la mère par l'enfant : l'esclavage, après l'admiration.

Où est l'éducation dans tout cela ?

Ah ! oui, l'éducation ! mais qu'entendez-vous par là ? Ce cher petit est si aimable ! Le voudriez-vous contrarier ? le faire crier peut-être ! Et d'abord croyez-vous qu'il soit capable d'éducation ? Vraiment ? à un âge si tendre ? Comment cela serait-il possible ? Ah ! il a bien le temps, allez, d'être en pouvoir de maîtres et de professeurs. Ce ne sera que trop tôt qu'il lui faudra passer des heures et des heures à s'instruire c'est-à-dire, bien souvent, à échanger la nature que le ciel lui a donnée contre une autre nature, factice et convenue, qui ne vaut guère mieux ! laissez-le jouir au moins de son enfance, puisqu'il ne pourra jouir de sa jeunesse. . . . Pour être tout à fait sincère, il faudrait dire : laissez-nous jouir de son enfance, puisque nous ne pourrions jouir de sa jeunesse. L'aveuglement d'une mère peut aller ainsi jusqu'à compromettre l'avenir de son enfant, et le compromettre irrémédiablement, tout en croyant le préparer et l'assurer. Car pour jouir le plus possible de ces enfants qui sont, de fait, il faut l'accorder, les plus séduisants et les plus distrayants de tous les jouets, on s'efforce de développer en eux des tendances à la vanité et à la coquetterie. Ces tendances seraient peu de chose en elles-mêmes si on pouvait se promettre de les arrêter au moment voulu. Mais croit-on qu'un cœur, même un cœur d'enfant, se règle aussi aisément qu'une horloge ? Ce que



JÉSUS ET LES PETITS ENFANTS.



l'on y dépose n'y demeure point, dit-on. Comment se fait-il alors qu'il se retrouve si fréquemment chez des hommes faits, des instincts et des habitudes dont la source, facile à retrouver, nous amène à la première éducation, celle dont les enfants ne sont pas capables, nous dit-on, celle que l'on peut négliger sans crainte et sans remords. Si nous parlons de remords, il me semble que des parents, tant soit peu conscients de leur rôle, devraient en éprouver un terrible, en voyant à quel point les enfants qu'ils ont tant chéris, tant caressés, sont devenus en grandissant des êtres insignifiants, sans caractère et sans esprit. Nous savons très bien, en écrivant ceci, que, parmi les jeunes gens qui daigneront nous lire, plus d'un protestera avec éclat. Hé oui ! les jeunes gens aujourd'hui se croient d'une nature bien supérieure à ceux que l'on faisait autrefois ; ils ont enfin ce que l'on ose appeler l'esprit large, ils savent faire les concessions que l'âme moderne réclame et les revendications de leurs parents et de ceux qui sont autorisés à les conduire, chantent à leurs oreilles comme des airs de guitare ; c'est archaïque et c'est démodé. Pour nous, nous avouons, dans la simplicité de notre jugement, que l'âme des jeunes gens modernes se confond un peu trop avec leur corps et que les mœurs nouvelles se réduisent un peu trop à la satisfaction des instincts les moins nobles de l'être humain. Si les jeunes gens appellent cela de l'esprit, disons tout de suite qu'ils n'ont jamais connu ce don si précieux, et quand à la largeur d'esprit, il est étrange de leur voir confondre cette qualité éminemment intellectuelle avec les exigences étroites de leur instincts brutaux.

C'est avec la plus grande humilité que je demande pardon aux jeunes gens d'aujourd'hui de leur dire ces petites choses : ils me l'octroieront facilement ce pardon qui est toujours dû à la sincérité et à la vérité. D'ailleurs, en tout ceci, je les accuse moins que leurs parents. Les vrais, et parfois les seuls coupables, c'est eux. Comment veulent-ils qu'un enfant habitué dès ses plus tendres années à une vie de plaisirs et de caprices ne devienne pas un égoïste brutal et sensuel. Où aurait-il puisé le sens des idées grandes, la force des nobles résolutions ; où, la semence de cette générosité et de ce désintéressement de caractère qui sont si peu innés dans un cœur d'homme ? Mais, répond-on, le collège est là pour former l'esprit et le cœur de ces

enfants lorsque leurs facultés seront assez développées ! C'est toujours une mauvaise méthode que de passer à d'autres les devoirs que la nature nous a confiés à nous. Les premiers et les seuls éducateurs naturels de nos enfants, c'est nous et les autres ne le sont que par procuration. Mais encore ceci importe peu ; passons aussi sans insister sur l'insuffisance de l'éducation du collège, il nous restera une considération plus radicale que toutes les autres et à laquelle seule nous nous arrêterons : la vie du collège vient trop tard pour former l'âme d'un enfant qui a été non seulement négligée, mais déformée. C'est au moment où l'arbrisseau est tendre que l'on dispose le dessin de ses branches. Comment donc pouvez-vous penser que si au lieu d'élever vers les hauteurs de la terre et du ciel les petites branches tendres et flexibles qui commencent à se développer dans l'âme d'un enfant, vous les courbez et les tordez vers les abîmes et vers la boue, ces branches pourront remonter un jour, reprendre un essor qu'elles n'ont jamais connu, aspirer à ces hauteurs de l'air qu'elles ignorent.... Comme si la vie, en usant les tissus de notre corps, n'enlevait pas, à mesure, la souplesse et l'élasticité à notre âme. Le collège, qu'on l'invoque, je le veux bien, mais comme une dernière ressource, comme une espérance tardive, mais qu'on ne s'y fie pas trop ; dans bien des cas, il sera déjà trop tard, l'éducation du collège ne pourra plus agir sur des facultés qui auront déjà pris leur pli, sur une âme en quelque sorte déjà nouée.

Bien des parents nous paraissent très prompts à accuser la génération actuelle d'insubordination et d'inconduite ; la plupart n'ont pas le droit de le faire : n'est-ce pas eux qui l'ont formée cette génération actuelle ! Depuis quand l'arbre se plaint-il que ses fruits sont mal venus si lui-même s'est plu à ne produire que du bois et des feuilles ? Hélas ! que de pères et de mères n'admirent dans leurs enfants que les feuilles et le bois, négligeant avec une impardonnable légèreté de rechercher ces fleurs naissantes, rares souvent et dissimulées sous les feuillages, mais si précieuses et qui plus tard donneront de vrais fruits. Mais non, ces fleurs cachées, à peine peuvent-elles s'ouvrir et déjà leurs pauvres pétales sont tombés Et quelques années après, une pauvre femme aux regards tristes, à la démarche brisée vient se plaindre à vous que sa vie est devenue une

épreuve perpétuelle, un lamentable calvaire ; ses enfants, qui étaient sa fierté et son idolâtrie, sont aujourd'hui son tourment, son angoisse quotidienne ; elle se plaint de tant de larmes que lui font verser maintenant ceux à qui elle n'a jamais donné que des caresses. Et vous, confident de toute cette grande misère, vous pensez au fond de votre cœur : les larmes d'aujourd'hui paient les caresses d'hier, hélas ! sans les racheter.

— o —

LETTRES INÉDITES DU PÈRE DIDON.

La revue des Deux-Mondes publie une série de lettres du père Didon, adressées, cette fois, à un homme du monde. On y retrouve la même noblesse de sentiments, la même force d'impulsion que dans les lettres à Mlle. Th. V. Elles présentent cependant un intérêt spécial à cause des questions particulières qui y sont traitées, et si elles ne révèlent plusieurs côtés nouveaux dans l'âme du père Didon, elles font ressortir davantage certains sentiments que l'on savait y être, que l'on y devinait.

Nous voudrions mettre sous les yeux de nos lecteurs, qui peut-être n'ont pas tous à leur disposition la revue des Deux-Mondes, deux de ces lettres seulement. Dans la première, on verra comment cet esprit si ouvert et si profond comprenait et pratiquait l'amitié, même avec des hommes qui ne partageaient pas sa croyance ; la seconde mettra en lumière la hardiesse, mais aussi l'impartialité de son jugement envers son pays et les institutions qui lui étaient le plus chères.

CORBARA, 8 septembre 1880.

Mon cher ami,

Le cœur est la source intarissable des bonnes pensées.

C'est lui qui vous a inspiré le projet de venir jusqu'à moi, et c'est lui qui inspire votre chère femme à vous engager à le réaliser.

Voici comment vous ferez, si rien ne se met en travers de nos désirs. Vous prendrez à Marseille, le lundi, à neuf heures du matin, le bateau pour l'Île-Rousse. De l'Île-

Rousse à Corbara, il faut une heure en voiture.

Vous logeriez à côté de moi, dans une cellule de moine ; vous auriez un lit pas trop dur que je préparerai moi-même ; vous partageriez mon pain qui n'a rien de celui des prisonniers ; . . . et vous pourriez jouir, tant qu'il vous plaira, de cette hospitalité monastique et tout amicale. Nous ferons quelques courses dans la montagne et nous pourrons causer à loisir des mille choses que deux êtres intelligents et sympathiques ont toujours à se dire, quand ils se trouvent loin du tapage humain, dans la grande solitude de Dieu.

Allons, je vous attends, quelle grande joie ce sera pour moi, l'enseveli !

A vous cordialement, je vous embrasse, je bénis vos jolies enfants et je presse les mains avec respect à leur mère.

LEIPZIG, 6 mai 1882.

Devinez d'où je vous écris, cher ami. De la fameuse *cave* (*Wein-Stube*) où Goethe a composé plusieurs scènes immortelles de son *Faust*. C'est une vraie cave voûtée où l'on allume le gaz en plein midi ; les murs sont décorés de sombres fresques qui retracent la vie du grand poète, ses amours, — car ce Jupitérien est souvent descendu de son ciel sur la terre, parmi les filles d'Eve, — ses drames, ses folies. . . . Cette cave est célèbre à Leipzig ; pas un Saxon ne vient dans la vieille ville savante, sans faire son pèlerinage à la cave de Goethe. Mais le poète lui a donné une sorte de consécration. Dans cette *Stube*, on ne boit pas de bière : on ne boit que du vin. La bière est laissée au vil peuple. Quand on approche de ces Dieux qui sont les poètes, il faut s'abreuver de la divine ambrosie. C'est vous dire, cher ami, qu'aujourd'hui je fais un déjeûner de *gala* ; c'est mon dernier repas à Leipzig ; dans trois heures, je serai en route pour Berlin.

Je ne veux pas quitter ce pays, où j'ai fait ma première éducation, mes premières armes allemandes, sans vous envoyer une nouvelle lettre. J'ai été sans cesse soutenu dans mon voyage par l'intérêt puissant et la nouveauté de tout ce qu'il m'a été donné d'observer ; détails de mœurs,

vie sociale, phénomènes politiques et religieux : tout est à relever, dans ce pays tout différent du nôtre, si instructif par conséquent, si vivant et si plein d'avenir. Dans les trois dernières semaines, j'ai étudié surtout le fonctionnement, l'organisation, la constitution de la vieille Université. Cela m'a permis de connaître, par le plus vieil échantillon, l'ensemble des Universités allemandes, et aussi de me rendre compte des conditions intellectuelles dans lesquelles se forme la jeunesse de ce pays. Chose étrange ! Les bâtiments de l'université sont un ancien couvent de Dominicains. Le cloître, avec ses voûtes ogivales, ses fresques, ses jolies fenêtres, est encore intact ; c'est un passage public. Chaque jour, je me donnais la joie mélancolique de venir là, regarder les têtes à demi effacées de mes aïeux. Ils semblaient me reconnaître dans mon costume de *Bohême*, et nous faisions ainsi, à l'insu de la foule, un petit dialogue.—Que viens-tu faire, ici ?—M'instruire. Qui vous a chassés, vous autres ?—La Réforme. Reviendrez-vous jamais ?—En pèlerins comme toi. Va et instruis-toi, cette Allemagne protestante peut donner de belles leçons à la France catholique et libre penseuse.

Je vous cite là, cher ami, un bout de ces entretiens multiples et secrets, que j'avais chaque jour, en pensée, avec mes aïeux disparus, sous les cloîtres de la vieille Université.

Maintenant, plus de moines ; mais 3,000 étudiants. C'est un peuple charmant à voir : il est, tout ensemble, vivant et tranquille, studieux et viveur, batailleur et rangé. Le duel est en honneur dans une moitié de cette foule bruyante. Il laisse des marques nombreuses sur les joues rubicondes de ces blonds Allemands. Ils se battent au sabre. La figure et le cou seuls sont à découvert. Conséquemment, le blessé est réduit à porter ou une large balafre qui partage en deux sa joue, ou une moitié de nez. Cette dernière blessure est rare ; je n'ai rencontré jusqu'à présent que des joues ornées d'une large et belle cicatrice.

Sur ces trois mille étudiants, un bon mille travaille, les deux autres mille s'amuse. On les reconnaît à leur mine martiale et provocante, à leur fine moustache, à leur badine, à tout un ensemble qui prouve qu'en fait de science, ils ne sont que des amateurs.

Cependant, ceux-là mêmes se font remarquer par leur

respect pour le maître. Vous ne sauriez croire, cher ami, à quel degré, ici, le respect pour l'autorité existe encore.

On ne le signale d'ordinaire que dans l'armée, où la discipline est de fer ; moi, je l'ai remarqué dans ce peuple libre d'étudiants où la discipline n'existe pas et où, par conséquent, on peut mieux voir le mouvement spontané de la nature. Je me suis mêlé à eux, je me suis assis comme un simple étudiant sur leurs bancs, j'ai écouté en même temps qu'eux leurs maîtres ; j'ai été frappé de la considération avec laquelle ils les traitent et de la docilité avec laquelle ils les écoutent. Quand il entre, un trépignement de pieds, semblable à un roulement de tambour, lui fait une ovation. Quand il sort, nouveau roulement. . . . Pendant qu'il parle, un silence absolu. Toutes les mains écrivent. J'ai entendu applaudir les chaudes professions de foi d'idéalisme (comme ils disent ici) et de christianisme. . . . qui, en France, eussent été sifflées par notre jeunesse. Nous avons, en ce moment, dans notre cher grand pays, la maladie de l'incrédulité et du scepticisme ; c'est une vraie maladie ; nous en mourons. Les Allemands ne sont ni sceptiques ni matérialistes ; ces deux maladies n'atteignent pas la jeunesse ; elles ne sont qu'un luxe de quelques esprits. M. Renan serait sifflé dans les Universités allemandes ; son dilettantisme ne serait apprécié que comme un costume charmant, un de ces costumes de soirée qu'il faut voir à la clarté du gaz, mais qui ne supportent pas la grande clarté du jour.

L'élément religieux de l'Université de Leipzig m'a naturellement plus intéressé. Or, savez-vous, cher ami, combien d'étudiants suivent la faculté de théologie ? Plus de 500. Vingt maîtres enseignent là. J'ai observé de près l'objet de leur enseignement, pour en mesurer l'étendue et la portée ; je l'ai comparé, en esprit, avec l'enseignement théologique supérieur qui est donné en France, et que je connais bien : et savez-vous quel est le résultat de mon observation et de ma comparaison ? C'est que, dans la seule faculté de théologie de Leipzig, allemande et protestante, il y a une activité de science religieuse supérieure à celle que je sais exister dans les 86 séminaires départementaux de France, y compris les quatre facultés de théologie de l'Etat : la Sorbonne, Bordeaux, Aix et Lyon. En France, la routine est partout, elle tue la science religieuse

qu'elle immobilise dans un enseignement uniforme que cent maîtres répètent comme des perroquets ; en Allemagne, le mouvement spontané et libre donne à la science religieuse un caractère progressif qui la met au niveau de la culture du temps ; et je suis très frappé ici de la considération qu'obtiennent, dans le monde lettré, les travaux, les ouvrages de science religieuse, qui, en France, n'ont pas le moindre crédit. Du reste, ils n'existent pas en France. La religion ne s'affirme que par son caractère politique ou cultuel : et sur ce terrain, elle ne fait que s'attirer de nouveaux échecs. Ici, elle s'affirme sur le terrain scientifique, historique, philosophique, littéraire, avec un incalculable éclat ; et elle jouit, je vous l'assure, d'une très haute considération.

Mon voyage est évidemment plein d'utilité pour moi, et je rentrerai dans la patrie avec une gerbe bien pleine.

Je reçois votre petit mot d'inquiétude, cher ami, vous voyez que j'ai hâte d'y répondre ; vous avez mon dernier mot de Leipzig.

Ecrivez-moi dorénavant à Berlin, poste restante. J'y serai le 18 mai. Je pars pour Halle, où je vais examiner, pendant deux jours, l'Université dans laquelle enseigna le professeur Hæckel, le célèbre disciple de Darwin.

Combien je regrette mon ami, de n'être pas près de vous et de votre chère femme, à l'époque de la première communion de Jeanne ! J'eusse aimé à vous voir, en ce jour, donnant à votre fille l'exemple d'une foi qui est la meilleure part de notre grande vie humaine. Je me réserve pour la première communion de la petite Marie.

Adieu, je suis avec vous et avec les vôtres dans un sentiment de profonde amitié, et il me semble que ces feuilles, écrites dans la cave de Goëthe, ont été inspirées, non par l'Esprit noir qui inspirait Méphistophélés, mais par les Esprits qui ont sauvé Marguerite et Faust.

Adieu, je vous embrasse.

— o —



Hymnes de l'office Divin

SIXIÈME FÉRIE.—VENDREDI.—A MATINES

Hymne.—(St Ambroise)

Vous êtes trois en une essence,
O Dieu, par qui tout est conduit.
Ecoutez avec bienveillance
Les chants de vos gardes de nuit.

A cette heure douce et tranquille
Nous nous dérobons au repos
Pour chercher près de vous l'asile
Où se calment tous nos maux.

Si l'enfer dans sa perfidie
A, la nuit, souillé notre cœur,
Par votre puissance infinie
Rendez-lui toute sa blancheur.

Afin qu'avec une chair pure,
Avec une âme sans torpeur,
Préservés de toute souillure,
Nous soyons brûlants de ferveur.

Doux Rédempteur ! de ta lumière
Remplis-nous, ce sont là nos vœux,
Garde nos pas sur cette terre
De tout abîme ténébreux.

A LAUDES

Douce espérance de la terre,
Eternelle gloire des cieux,
Seul Fils engendré par le Père,
Seul Fils d'une vierge en ces lieux.

Versant des pleurs de repentance,
Tends la main, vers toi nous irons.
Et remplis de reconnaissance,
Brûlants d'amour, nous te louerons.

L'étoile du matin scintille,
Elle annonce le jour naissant ;
Qu'une lumière sainte brille,
Les ténèbres disparaissant.

Nuit du siècle, ô nuit turbulente,
Fuis ! Jésus, garde notre cœur,
Préserve notre âme innocente,
Sois toujours notre protecteur.

Que la foi, vertu souveraine,
S'enracine d'abord en nous,
Que l'espérance y soit sereine :
O charité règne sur tous !

A VÊPRES

Hymne.—(St Ambroise)

A l'homme tu donnas son être,
Grand Dieu, qui régis l'univers,
Ta voix, de la terre fit naître
Fauves et reptiles divers.

Tu voulus que des corps immenses
Animés par un mot de toi
Fussent en toutes circonstances
Sujets de l'homme et de la loi.

Arrête les élans, les flammes
Des turbulentes passions
Qui voudraient fondre sur nos âmes,
Se glisser en nos actions.

Comble nous de tes récompenses
Et de tes généreux bienfaits,
Romp les chaînes de nos offenses,
Resserre les nœuds de la paix.

SEPTIÈME FÉRIE.—SAMEDI.—A MATINES

Hymne.—(St Grégoire)

Dieu de souveraine clémence,
Tes lois gouvernent l'univers,
Être d'une unique substance
En trois personnages divers,

Cueille nos pleurs en ta tendresse,
Ecoute nos voix te chanter,
A nos cœurs purs, en ta largesse,
Accorde de te contempler.

Que ta flamme divine efface
Tous nos désirs d'iniquité
Debout, affermis par ta grâce,
Nous combattons la volupté.

A tous ceux dont la voix te chante
 Durant le silence des nuits on. 3. 2
 Accorde une part abondante
 Des biens célestes comme prix.

A LAUDES

Hymne.—(St Grégoire)

L'aurore empourpre l'atmosphère,
 Les lointains brillent de clartés,
 Et déjà jaillit la lumière ;
 Spectres voluptueux, fuyez !

Enchantements des nuits, arrière !
 Dissipez-vous désirs affreux,
 Hideux rêves qu'en nous opère
 L'enfer au masque ténébreux.

Qu'une suprême aurore brille,
 Un jour, aux vœux de tes enfants
 Et que l'astre éternel scintille,
 L'astre que demandent leurs chants.

A VÊPRES

Hymne.—(St Ambroise)

L'astre enflammé va disparaître,
 Lumière, éternelle unité
 O Trinité sainte, fais naître
 En nos cœurs une autre clarté.

Nous chantons ta gloire à l'aurore,
 Nous te prions au jour mourant
 Fais que notre voix qui t'implore
 Aux anges s'unisse en chantant.

PRATO.



NOTES ET DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ORDRE DES FRÈRES
PRÊCHEURS DANS LES ILES PHILIPPINES

(Années 1898, 1899 et 1900)

VII. *Transfert des religieux prisonniers de San Isidro à San Fernando (20 février-20 mai 1899).*—Le 19 février, la nouvelle se répandit tout-à-coup que les *Frailles* allaient être transférés à Bongabon. Heureusement que la rumeur était fausse ; mais on avait reçu d'Aguinaldo l'ordre de conduire tous les religieux prisonniers à la Paz, dans la province de Tarlac. Le lendemain, au coucher du soleil, ceux-ci quittaient San Isidro pour se rendre à Jaen, gros bourg, distant de sept kilomètres, où ils furent fort bien reçus par les habitants et où ils passèrent la nuit et une partie de la journée. Pendant la nuit du 21 au 22, ils parcoururent une nouvelle étape de vingt kilomètres et arrivèrent dans les premières heures de la journée à Zaragoza. Là, il n'y a point de local suffisant pour les loger. Les prisonniers doivent donc se remettre en route, et on les dirige enfin sur le village de la Paz, où on les disperse tout d'abord par groupes dans les maisons des habitants. Après quelques jours on construisit sur la place publique une immense cabane en bois, où l'on parqua comme de vils animaux les religieux, qui presque tous avaient été curés dans les paroisses environnantes. Nos prisonniers séjournèrent pendant cinq semaines environ à la Paz. Durant la semaine sainte, la population avait dressé des autels sur la place publique, en présence des religieux. Sur ces autels on plaça des images obscènes, et des groupes de jeunes gens des deux sexes se mirent à chanter la Passion, substituant une parodie sacrilège aux fonctions ecclésiastiques, sous les yeux de leurs pasteurs, réduits en captivité. Le mercredi, le jeudi et le vendredi saint, les cérémonies du culte catholique furent remplacées par d'amples libations en l'honneur de Bacchus. Tel fut le spectacle lamentable qu'offrit le peuple philippin, affranchi du joug de ses anciens pasteurs, et savourant en toute liberté les prémices de son indépendance.

Cependant de nouveaux prisonniers, par ordre d'Aguinaldo, venaient chaque jour augmenter le nombre des captifs du gouvernement Philippin. Le 23 mars, huit religieux (sept augustins et un récollet), curés dans la Pampanga, furent adjoints aux autres prisonniers. Le 3 avril, on introduisit parmi eux neuf autres religieux, parmi lesquels un dominicain le P. Eusebio Chillaron, arrêté dans sa paroisse à Claveria (Cagayan.) Le cinq avril on vit arriver cinq pères récollets. Le chiffre des prisonniers s'éleva alors à quatre-vingt. Le 19 avril, ils obtinrent à grand peine que l'un d'entre eux célébrât la sainte messe. Tous y assistèrent et reçurent de sa main le pain eucharistique; ils purent de la sorte satisfaire au devoir pascal, la consolation de célébrer chacun en son particulier les saints mystères leur ayant été refusée, même en la solennité du saint jour de Pâques.

Un nouvel ordre d'Aguinaldo obligea bientôt nos prisonniers à se mettre en route. Il semble que le but du dictateur ait été de promener à travers tous les villages des Philippines les religieux espagnols, comme pour montrer aux populations, dans un symbole vivant, la chute de l'Espagne et l'humiliation publique de ceux qui avaient surtout représenté et défendu l'autorité de la monarchie espagnole dans l'Archipel, durant trois siècles. Le 2 mai, la colonne des prisonniers quitte la Paz pour se rendre à Victoria, éloignée de dix-sept kilomètres. Après deux jours de repos, nouvelle étape de dix-sept kilomètres de Victoria à Tarlac. Les religieux ne firent que traverser cette ville et furent aussitôt dirigés par voie ferrée jusqu'à San Carlos, où ils arrivèrent le 7 mai et séjournèrent pendant quarante-huit heures. La réception qui leur fut faite dans cette ville par la population et les autorités locales, différa beaucoup de celle qu'ils avaient si souvent rencontrée sur leur passage; on se montra bon à leur égard et respectueux de leur malheur; ils purent même célébrer le saint sacrifice de la messe, mais leur séjour dans d'aussi bonnes conditions, ne pouvait durer. Le 9 mai, ils quittaient San Carlos, et, après un court trajet en chemin de fer, arrivaient le même jour à Dagupan.

De Dagupan, nos voyageurs reprirent à pied les longues étapes de leur interminable voyage. Ils se rendirent d'abord à San Fabian par Magaldan et arrivèrent le 10

mai à Alava, où ils passèrent la journée du lendemain, fête de l'Ascension, sans pouvoir néanmoins célébrer les saints mystères. A Alava, ils rencontrent quinze pères franciscains, prisonniers comme eux, et qui attendent la colonne ambulante des *Frailes* pour lui être incorporés. Le 14 mai, à dix heures du matin, ils pénètrent dans Rosario, petit pays à huit kilomètres d'Alava. En entrant dans le bourg ils aperçoivent un spectacle, qui, à lui seul, dépeint l'état d'anarchie où était tombée la hiérarchie ecclésiastique dans les Philippines. On procédait à une sépulture. Les cloches sonnaient à toute volée. Le cortège défila devant la colonne des prêtres prisonniers. Comme la paroisse était privée de son pasteur, le sacristain de l'endroit, revêtu de l'étole pastorale et des vêtements sacerdotaux, présidait la cérémonie, et faisait entendre des *Dominus vobiscum* sonores pour montrer à tous que, sans être prêtre, on en pouvait faire les fonctions. Le 15, au matin, la colonne se remet en marche et va coucher à une ferme, la *Rancheria Espana* à une distance d'environ dix-sept kilomètres de Rosario. Ici se place un incident, qui mérite d'être raconté. Nos prisonniers avaient quitté l'habit religieux pour le soustraire aux insultes dont il était l'objet. Souvent dès lors on les confondait avec les soldats de l'armée régulière, eux aussi retenus prisonniers par les Philippines. Pour s'attirer les sympathies des personnes religieuses, demeurées fidèles à la cause catholique, et se procurer ainsi quelque adoucissement à leur captivité, plusieurs parmi les soldats espagnols cherchaient à se faire passer pour religieux, et, dans ce but, n'avaient pas craint de porter la rasure, en forme de couronne. En arrivant à la ferme *Espana*, nos religieux aperçoivent une femme qui les observe et les étudie avec soin. Après quelques minutes d'examen, la femme avoue le motif de ses hésitations, et raconte la supercherie des soldats espagnols. Un des religieux dominicains, le P. Victor Herrero revêt alors l'habit de l'Ordre qu'il portait dans son bagage. A ce signe, tout soupçon disparaît et la fermière met à la disposition des religieux tout ce dont elle peut disposer. Le 16, au matin, on repart pour arriver le 17 à Aringay. Le 18, au soir, on arrive à Banang. Sur leur route, en traversant le village de Caba, les prisonniers rencontrèrent un des anciens élèves du collège de S. Jean

de Latran, que nos pères tiennent à Manille. Aussitôt il attelle sa voiture et conduit lui-même jusqu'à San Fernando quelques-uns des religieux. Des filles de la *Garde d'honneur* de Manille, pieuse association du rosaire perpétuel répandue dans tout l'Archipel, se multiplient de leur côté pour subvenir en quelque manière aux besoins des prisonniers. A Banang, nos pères trouvent encore un de leurs anciens élèves du collège de S. Jean, Sinforoso Dumo, disciple du père Paulino Aguiar, qui se trouve lui-même parmi les religieux prisonniers. Ce bon philippin avait fondé un collège à Banang, où il avait groupé une cinquantaine d'élèves. Les religieux dominicains trouvèrent à Banang une bienveillante hospitalité, les uns chez le jeune Sinforoso, les autres chez un chinois, converti à la foi catholique par un de nos missionnaires dominicains en Chine, le père Blas Saez. Le chef du pays voulut, pour faire acte de zèle civique, empêcher ces traitements charitables, dont on usait envers les pauvres religieux, mais le jeune Sinforoso et le bon chinois lui tinrent tête vigoureusement, et la reconnaissance chrétienne de ces deux fidèles serviteurs du Christ demeura victorieuse de la lâcheté du président local de Banang. Banang n'était qu'à huit kilomètres de San Fernando, où nos religieux arrivèrent le 20 mai, au soir. La colonne des pauvres prisonniers avait mis onze jours pour se rendre à pied de Daguapan à San Fernando, c'est-à-dire pour parcourir une distance d'environ cent kilomètres. Les mauvais chemins, la chaleur excessive, l'âge avancé ou l'état de maladie d'un certain nombre d'entre les religieux, l'incommodité du transport des bagages avaient transformé cette longue pérégrination en un véritable système de tortures.

(A suivre)



CHRONIQUE.

OTTAWA.—La fête de saint Thomas d'Aquin a été célébrée en notre église paroissiale avec le plus grand éclat. Son Excellence le Délégué Apostolique assistait au trône, représentant à tous les yeux ce pape de génie, Léon XIII, qui a tant fait pour propager la doctrine du "Maître" dans l'Eglise de Dieu. Dans les stalles du chœur et les premiers bancs de la nef avaient pris place, étudiants et professeurs, les Oblats de Marie Immaculée, les fils du bienheureux de Montfort et les Capucins, les frères de saint Bonaventure, cet ami si tendre de saint Thomas. Les élèves des diverses communautés religieuses de la ville venaient ensuite. A l'autel officiait le T. R. P. Couët, sous-prieur du couvent, assisté des pères Lamarre et De Lamothe.

Le T. R. P. Richard, de la Compagnie de Marie, nous dit avec complaisance les justifications de ce titre "Ange de l'Ecole," décerné par la postérité au saint docteur. Saint Thomas, dans une chair corrompue comme doit l'être toute chair humaine, mena une vie semblable à celle des esprits purs de la patrie céleste qui se tiennent devant le trône de Dieu, et en remplit les fonctions dans l'église militante. La nostalgie divine de son âme et la vaillance de son cœur pur lui méritèrent, avec la possession intime de Dieu, cette claire vision de toute vérité qui nous étonne si fort chez lui. Sa mission fut ensuite, dans la famille dominicaine, dans les universités de l'Europe, dans l'église universelle, et cela depuis près de huit siècles, celle d'un Gabriel annonçant le Verbe incarné aux hommes, celle d'un Raphaël guidant le jeune Tobie dans son voyage et le ramenant sain et sauf, celle d'un saint Michel perçant de sa lance le dragon infernal. Le prédicateur se plut à faire remarquer que les époques brillantes de l'histoire depuis saint Louis, et les heures glorieuses de telle ou telle nation de l'Europe ont coïncidé avec les grandes floraisons thomistes, tant il est vrai que les doctrines font infailliblement les hommes et les siècles. La péroraison fut empruntée à saint Bernard. A saint Thomas "Ange de l'Ecole" nous devons : *reverentiam pro presentia, . . . devotionem pro benevolentia, . . . fiduciam pro custodia.*"

Telle est l'originalité simple et grande d'un esprit qui

s'est courbé dès sa jeunesse sur les œuvres du "Maître" comme sur un champ de blé mûr.

Les scholastiques Oblats exécutèrent une messe palerstinienne en un chœur de quarante voix, sans accompagnement d'orgue.

On sait que Palestrina fut au XVI^e siècle le réformateur de la musique religieuse. L'esprit d'indépendance qui soufflait alors sur le monde avait pénétré jusque dans les sanctuaires et atteint l'antique exécution des chants sacrés. Dans la musique comme dans les autres arts, on en était venu à rejeter la direction et les règles de l'église. Peu à peu le chant grégorien avait été abandonné, son système mélodique et sa tonalité dédaignés. Et à mesure que s'accroissait sa décadence, la liberté du chant individuel obtenait faveur et passait en usage, et la musique religieuse, au sens propre du mot, dégénérait en une musique profane et théâtrale. Contre de telles profanations, on vit bientôt s'élever les protestations du Concile de Trente. A Rome même, peut s'en fallut qu'on ne supprimât complètement la musique d'église, pour restaurer simplement et dans toute son austérité le chant grégorien. C'est alors que parut Jean *Pierluigi* ou Palestrina, du nom de sa ville natale. Génie parfaitement initié aux profondeurs de l'art et des mystères de l'église, il composa d'abord ses trois *messes*, puis ses *Improperia* et son *Stabat* "commentaires harmoniques exécutés sur la mélodie grégorienne, ainsi que se plaisaient à les appeler les grands maîtres de l'époque. Loin de rompre avec le caractère propre à l'art religieux, le savant et pieux compositeur ne chercha qu'à le mettre en lumière, et il sut si bien en imprégner ses œuvres qu'il sauva de la suppression la musique polyphone.

La messe qu'on nous fit entendre le 7 mars a été composée par l'un de ses plus heureux imitateurs. D'une technique aisée, mais présentant pour l'exécution des nuances une difficulté notable (joignez-y l'espèce d'abandon où se trouvent les chantres quand le roi des instruments n'est pas là), cette œuvre de talent fut rendue avec beaucoup d'art et de piété par le chœur des jeunes scholastiques. Certaines parties du *Gloria* et du *Credo* se recommandent par la grandeur et la force, mais l'ensemble est plutôt d'une douceur enveloppante qui saisit l'âme entière et l'invite à prier. Au lent défilé des phrases, je découvrais mille

choses, et j'étais heureux de songer que les fins connaisseurs en découvriraient bien davantage. Ceux qui recherchent dans la musique d'église le *prenant*, la secousse physique qui opprime, ou subjugue, ou énerve, ou exalte, eussent goûté médiocrement cette mélodie si calme, d'une abondance heureuse et d'un flot régulier. Mon impression, pour être moins vive, persistera davantage. Il est moins facile de se défaire d'un enchantement que d'une surprise.

Nous devons mentionner en outre l'*Ave Verum* et deux cantiques en l'honneur de saint Thomas — adaptations de Michel et de Gounod à des strophes composées pour la circonstance.

Après le salut solennel du soir, il y eut une vénération des reliques de saint Thomas.

Rendons grâces à Dieu dont la providence attentive embellit le ciel de ses enfants par ces échappées de lumières. Des journées comme celle-là ne sauraient s'évanouir sans laisser après elles—dans les esprits et dans les cœurs—une empreinte ineffaçable.

Communiqué.

SAINT-HYACINTHE.—Nous nous bornerons, pour tout compte-rendu de la fête du 7 mars, à remercier tous ceux qui ont contribué à en augmenter, par leur présence ou leurs efforts, l'imposante solennité. C'est ainsi que nous adressons nos remerciements les plus sincères à Mgr l'évêque de St-Hyacinthe qui a bien voulu présider cette fête, à M. le supérieur et à tous les professeurs du collège, enfin aux élèves eux-mêmes dont la présence a été le plus bel ornement de notre église.

Nous n'avons pas que des remerciements à donner aux élèves du collège ; nous leur devons encore des compliments. Mercredi 12 mars, il y eut au collège une soirée récréative en l'honneur de Mgr Decelles. On représenta une pièce du père Longhaye, un épisode d'histoire d'Irlande. La plupart des personnages ont été interprétés très convenablement ; mais nous avons remarqué deux ou trois acteurs dont les heureuses dispositions sont évidentes et qui se sont tirés, avec honneur, de rôles parfois très difficiles. Nous les prions, eux et les professeurs qui les ont formés, de croire à la sincérité de nos félicitations.

REVUE DES LIVRES.

I. — UN SIÈCLE.—*Mouvement du monde de 1800 à 1900.*

Cet ouvrage à déjà paru depuis longtemps, et nos lecteurs trouveront qu'il est bien tard d'en venir rendre compte. Disons tout de suite que nous n'avons pas l'intention de passer en revue, même d'une façon très générale, tous les articles contenus dans cet énorme volume. Il s'agit ici, en effet, d'une œuvre, plutôt que d'un livre. On a voulu donner au public intelligent un aperçu de la marche de l'esprit humain et des choses humaines pendant le siècle qui vient de s'écouler. L'entreprise a été bien conçue et bien menée. Des auteurs compétents, je veux dire dont la compétence est reconnue par tout le monde, ont été chargés des diverses matières qu'il y avait à traiter. Nous en dirons assez à nos lecteurs en citant les principaux articles avec le nom de leurs auteurs :

- Les nationalités, par M. Etienne Lamy.
- Le partage du monde, par M. René Pinon.
- La question sociale, par M. Albert de Mun.
- La presse, par M. Eugène Tavernier.
- L'éducation, par Mgr. Péchenard.
- La critique, par le R. P. Lapôte.
- L'archéologie, par M. Paul Allard.
- L'histoire, par Mgr. Duchesne.
- La littérature, par M. Brunetière.
- L'expansion de l'Eglise, par le R. P. Sertillanges.

Si le temps et la place ne nous font pas défaut, nous nous proposons de revenir sur un certain nombre de ces articles pour les analyser et dire à nos lecteurs les quelques pensées qu'ils nous auront suggérées.

Aujourd'hui nous nous attacherons à deux de ces articles qui nous ont paru les plus intéressants : lo *La critique*, par le R. P. Lapôte. Assurément, ce qui manque à cet article ce n'est pas le bon sens, pas davantage la finesse. Voulant inviter la critique à la modestie et les critiques à la modération, le père Lapôte a su mettre dans ses remarques juste assez d'esprit pour les empêcher de tourner à l'homélie. Il a su encore, et avec quel art ! tirer des bordées de droite et de gauche sans s'abandonner jamais à

aucun courant ; enfin, il a mis tout en œuvre et jusqu'à une bonhomie qui désarmerait la défiance, pour nous faire comprendre que si la critique est capable de grands excès et de grands défauts, un grand nombre de ceux qui la pratiquent méritent tous égards et jouissent d'une incontestable autorité. Tout cela est écrit d'une plume très légère, très alerte, que quelques-uns, je ne le leur conseille pas, pourraient croire très naïve, et qui n'est que très prudente et très adroite. Disons encore, mais sans insister, que quelques familiarités tout au moins inutiles se sont glissées dans ce style délicat. Evidemment, le père Lapôte voulait rompre la glace avec son lecteur, causer gentiment avec lui de cette fameuse et terrible critique, qui ne laisse pas d'être bonne fille à l'occasion. Nous aurions mauvaise grâce d'insister sur ces petites choses, qui, encore une fois, ne nous paraissent pas absolument fortuites. La tâche du père Lapôte était fort épineuse, et il serait superflu de le lui faire par trop remarquer. Il s'agissait de juger la critique philosophique, historique, biblique. Le père Lapôte s'en est tiré, encore une fois, avec un merveilleux bon sens. Il a, d'ailleurs, beaucoup de vues très justes ; voyez ce tableau des qualités requises pour faire simplement de la critique textuelle : " Tâche ingénieuse, mais d'un succès difficile, où la critique, pour réussir partout, aurait besoin de tout savoir, d'être de tous les métiers et de toutes les compétences, experte en art autant qu'en écriture, en psychologie comme en archéologie et en politique, capable de se débrouiller dans un cœur d'homme aussi aisément que dans un vieux grimoire, et dont le travail n'aboutit souvent, comme ailleurs, qu'en se partageant."

Citons encore ces réflexions très justes et si bien nuancées : " Il est à regretter, à notre point de vue national, que dans le progrès incessant de la critique textuelle, la France n'ait pas marché du même pas, ni déployé la même ardeur que sa voisine d'outre-Rhin. Personne, assurément, n'est obligé d'admirer sans réserve tout ce que la critique allemande a élaboré depuis cent ans. Il y a là, comme partout, des qualités et des défauts, du bon et du mauvais, et c'est manquer soi-même de critique que d'accepter une opinion parce qu'elle vient d'Allemagne, ou de la rejeter parce qu'elle n'en vient pas. Mais peut-être

vaudrait-il mieux ne relever les défauts des Allemands qu'après avoir imité leurs labeurs, et ne censurer leurs ouvrages qu'après les avoir lus". Nos lecteurs pourront se rendre compte de l'impartialité et de la modestie de bon aloi que le père Lapôte apporte dans ces questions difficiles, s'ils veulent lire encore avec nous le passage plein d'intérêt où il est parlé de la critique appliquée aux livres saints : " Comme la hardiesse ne m'est jamais venue de lancer ma pauvre critique sur des textes du Pentateuque, je ne me sens pas de force à juger les tentatives qui se font, depuis un siècle, pour reconstituer les documents de date plus ancienne qui sont entrés dans la composition des livres saints. Je ne croirai pas cependant être sorti de ma compétence si j'affirme, pour les bien connaître, qu'il y a des hommes appliqués à ce genre de recherches qui joignent à un grand savoir le culte respectueux de cette Bible qu'on les accuse parfois de mépriser, des savants dont l'âme est chrétienne à faire envie, et qui ne dédaignent certaines attaques trop cruelles que par la persuasion où ils s'entretiennent que les morsures de la conscience, sont les seules dangereuses. S'il est des chrétiens assez inconscients pour pour s'employer, selon l'heureuse métaphore de S.S. Léon XIII, à détruire de leurs propres mains les remparts qu'ils ont à défendre, il en est d'autres, plus clairvoyants et plus dévoués, qui demandent tout simplement qu'on ne s'établisse pas sur des positions mal choisies et trop faciles à emporter, qu'on ne s'attarde pas dans des réduits croulants, dans des ouvrages en l'air, dont l'enlèvement par l'ennemi ne peut que compromettre l'issue de la campagne, entraîner des déroutes sans ordre, ou des capitulations sans gloire." Cette page dont l'allure et la portée sont très nettes, nous paraît en racheter plusieurs autres où la pensée un peu flottante laisse le lecteur assez indécis. Au total, il était difficile de faire mieux que n'a fait le père Lapôte pour traiter, dans un cadre aussi restreint, une aussi vaste question.

2° *La philosophie*, par M. le chanoine Didiot. C'est avec une grande clarté de vues et sans excès de systématisation, que M. Didiot nous expose la marche, grandeurs et décadences, de la philosophie au XIXe siècle. Après avoir rapidement retracé les antécédents philosophiques du nouveau siècle, après en avoir décrit à grands traits les

premiers efforts, il arrive à l'étude du kantisme. Nous eussions aimé que M. Didiot nous dît quelques mots de la genèse du kantisme. Suffit-il de nous dire que " dans l'extrême nord de l'Allemagne, se trouvait le foyer de libre pensée, d'idéologie qui préparait pour la France napoléonienne et pour l'esprit humain lui-même, un incendie mille fois plus terrible que celui de Moscou ?" Un foyer s'allume rarement de lui-même, fût-ce un foyer d'idéologie. Nous aurions préféré aussi que M. Didiot au lieu de nous énumérer quelques-uns des principaux *effata* d'Emmanuel Kant, nous expliquât le sens de sa méthode et sa caractéristique. De même, il eût été d'un esprit plus clairvoyant de rechercher quels sont les principes internes du criticisme et de le juger à la lumière de ces principes, quitte à examiner ensuite la valeur de ces principes avec la seule raison. M. Didiot eût ainsi évité de critiquer un système au nom des principes d'un autre système, ce qui est un vice radical de méthode et une source de perpétuelles équivoques.

Mais M. Didiot a su trouver dans la *Somme théologique* et dans la *Somme contre les Gentils*, la réponse à toutes les objections kantistes Ce n'est évidemment qu'une prétention personnelle : nous aurions préféré un exposé et même des jugements plus objectifs.

II.—*Le Canada ecclésiastique* chez Cadieux et Derome, Montréal. Nous suivons l'exemple de plusieurs revues en félicitant et en remerciant la librairie Cadieux et Derome de ce volume dont l'intérieur est aussi soigné que l'extérieur est coquet. Nous nous permettrons une seule remarque : pourquoi ne trouvons-nous pas à côté du nom de chacun des membres du clergé, dans la liste alphabétique qui termine le volume, le numéro de la page où il est fait mention de la paroisse ou de l'institution à laquelle il appartient. Cette simple indication rendrait, semble-t-il, le plus grand service au lecteur.

III.—*L'art et la morale*, par le R. P. Sertillanges, O. P. (Collection *Science et religion*, de Bloud et Barral—Dépôt chez Granger, à Montréal). Le père Sertillanges a traité avec compétence un sujet difficile et actuel, plus actuel peut-être encore dans notre pays qu'en Europe. Les mœurs ont conservé parmi nous assez de leur simplicité—d'aucuns diraient de leur naïveté—pour être encore gou-

vernables par n'importe quels principes de saine morale. Ailleurs, comme le dit très bien le père Sertillanges lui-même, on vit, la plupart du temps, "d'équivoques et de compromis ; l'universelle tolérance à l'égard des personnes a produit peu à peu la promiscuité des doctrines, et l'on a vraiment besoin de se frotter les yeux pour s'y reconnaître". Pour nous, grâce à Dieu et à notre bon sens qu'il nous a conservé, nous n'avons besoin de nous frotter les yeux pour distinguer le moral de l'immoral et nous savons fort bien d'avance que rien ne peut justifier l'art s'il fait œuvre de corruption. Nous croyons cependant que le petit opuscule que nous analysons ici pourra rendre service à plusieurs en leur permettant de raisonner leur conviction. C'est avec intention que nous avons parlé de la compétence du père Sertillanges en ces matières. Il est connu à la fois par ses travaux philosophiques et par ses études artistiques : il est peu d'esprits qui sachent, comme lui, réduire les questions les plus obscures de la psychologie ou de la métaphysique à une lumineuse simplicité ; et tout le monde a rendu hommage sinon à l'infailibilité de ses jugements en matière d'art, du moins à l'information consciencieuse qu'ils révèlent.

L'art n'est point moral par lui-même, pas plus que la science pure n'est, par elle-même, religieuse ou athée. Mais l'art ne saurait s'empêcher d'être "tributaire de la moralité" en tant qu'il est œuvre humaine, ordonnée, par conséquent, au perfectionnement de l'être humain tout entier. En fait, l'art ne peut être déclaré indépendant, n'y ayant aucune activité humaine qui ne soit étroitement liée au sujet dont elle émane.

Telle est, en quelques mots, la thèse du père Sertillanges. Nous en suivrons les principaux développements à l'effet d'en faire ressortir davantage l'importance.

Le premier principe sur lequel il convient d'appuyer l'obligation qui incombe à l'artiste de faire œuvre positive de moralité, c'est l'influence indéniable que les arts exercent dans la ligne même de la moralité. Le sentiment artistique, comme tout sentiment et plus encore que tous les autres, est en nous quelque chose de tellement vital, que les œuvres dont il s'inspire et sur lesquelles il se modèle ne sauraient être, sans contradiction, conçues autrement que comme des puissances d'action. Il est vrai que le senti-

ment esthétique est fait surtout de contemplation ; mais une contemplation qui se saisit à ce point de l'être tout entier, c'est une action à tout le moins suggérée. Comme le dit excellemment le père Sertillanges, " regarder, alors, c'est obscurément agir".

La formule que l'on invoque souvent, " l'art pour l'art, " ne se vérifie donc jamais. L'art ne saurait se passer d'être un enseignement au moins obscur. Bien plus, " toute forme d'art, livrée à elle-même, court le risque inévitable de démoraliser". Cette formule qui est de M. Brunetière, paraît au père Sertillanges exagérée au point de vue des principes bien qu'au point de vue des faits il en admette toute la réalité. L'immoralité ne serait qu'un danger spécial à l'art livré à lui-même, mais non un principe qui lui soit inhérent. Il faut avouer que la distinction ne manque pas de subtilité, et je ne sais s'il suffit au père Sertillanges de dire pour la justifier qu'à ce compte il y aurait aussi un principe d'immoralité dans les mathématiques, à cause du plaisir *sensible* que procurerait au connaisseur, quoique par retentissement, une solution *élégante*. Voilà un "par retentissement" qui énerve la comparaison ; car enfin, ce n'est point par retentissement que la peinture "est une joie pour les yeux" et la poésie "une caresse." D'ailleurs, il me semble que la manière de voir du père Sertillanges rentre en fait dans celle de M. Brunetière, puisque le père Sertillanges avoue que si l'on décrète " que l'art est libre et n'est tenu de pourvoir qu'à lui-même. . . . ce qui éclot spontanément de son souffle, c'est l'épicurisme en esthétique". (1)

Si véritablement le sensualisme pour ne pas déborder dans l'art a besoin d'une digue, c'est donc que l'art, *en soi*, *l'art pour l'art*, (2) est exposé, de par lui-même, à cette inondation. C'est donc de son propre fait, aussi bien que du fait de la nature humaine que l'art nous semble exposé à l'immoralité. Si nous insistons sur ce détail, ce n'est point du tout par amour de la chicane, puisque, aussi

(1) Nous changons légèrement, dans cette citation, la disposition de la phrase, mais nous en conservons les termes et le sens exact.

(2) Je sais bien qu'en principe l'art *en soi*, et *l'art pour l'art* ne sont point identiquement la même chose. L'art *en soi* abstrait simplement de toute ordination ultérieure tandis que l'art pour l'art semble nier cette ordination. Mais la distinction ne peut guère avoir qu'une portée spéculative.

bien, le père Sertillanges considère la pensée de M. Brunetière comme très juste au fond ; c'est afin de bien faire ressortir le danger qu'il y aurait à s'accoutumer à cette idée que la forme prime tout dans l'art et que le reste est indifférent. Non, l'art ne saurait être indifférent en matière de moralité : sa propre nature d'abord l'en empêche, et l'influence qu'il exerce sur nos sentiments ne le lui permet pas. " Le talent impose des devoirs." On ne peut se désintéresser des êtres auxquels on est lié de par sa nature et de par son influence.

Nous avons voulu mettre en relief cette idée qui fait le fond de la brochure du père Sertillanges. Il nous semble que les personnes sérieuses devraient la trouver digne de plus amples réflexions : nous souhaitons que ces réflexions les conduisent à une pratique en accord avec la raison et avec leurs convictions chrétiennes. Des besoins artistiques réels et bien légitimes commencent à se faire sentir dans notre pays ou plutôt tendent à se généraliser ; nous nous en réjouissons les premiers, et nous serions heureux que ce mouvement s'accroût. Il serait seulement à désirer qu'il fût dirigé par des personnes possédant à la fois un goût très sûr et un sens moral parfait. Nous en connaissons de telles et nous les croyons capables de remplir ce rôle. S'il en allait ainsi, le mouvement artistique que l'on constate dans nos grandes et nos petites villes ne serait point lié, comme plusieurs le craignent, à un déchaînement de libertinage, justifiant ainsi, par l'effet, le préjugé malheureusement si répandu que l'Eglise catholique est contraire au développement intellectuel et artistique des peuples. (1) L'Eglise n'est contraire qu'à ce qui contrarie la droite raison, et la droite raison nous dit que la peinture qui a pour but de nous faire entendre et contempler ce que la pudeur nous oblige à taire, que la sculpture qui retient nos regards sur des attitudes que nous ne saurions prendre sans nous croire malhonnêtes, que le théâtre qui dans une seule soirée remplit notre cœur d'images qu'il nous faudra huit jours pour en chasser, la droite raison nous dit que tout cela n'est point véritablement de l'art, parce que dans

(1) Nous croyons voir un danger pour le développement artistique de notre pays dans le fait que les divers publics des grandes villes ne sont pas assez catégorisés selon leurs capacités intellectuelles. Il arrive, ainsi, que tout le monde allant partout, le niveau artistique demeure nécessairement et partout assez bas.

tout cela, loin d'être voulu pour lui-même, l'art n'est plus qu'un prétexte à l'immoralité.

IV.—*Les années de retraite de M. Guizot.*—*Lettres à M. et Mde. Ch. Lenormant*, PARIS, HACHETTE, 1902.

1111
111111
Pour présenter à nos lecteurs ce nouveau recueil de lettres écrites par M. Guizot pendant ses années de retraite, nous devrions simplement leur transcrire les quelques pages de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, qui servent de préface à cette publication. Il est difficile de parler avec plus de justesse à la fois et de bienveillance d'un homme dont la grandeur de caractère est aussi incontestable que ses idées politiques et religieuses sont parfois discutables. Mgr de Cabrières est entré en parfaite communication avec une âme si pleinement noble et indépendante, et cela ne saurait nous étonner, car on n'aime véritablement chez les autres que le reflet de soi-même. Aucune trace, d'ailleurs, dans cette lettre, de cette indulgence dédaigneuse du croyant pour celui qui n'a point atteint à la perfection de la foi. On n'a pas cru que M. Guizot pût avoir besoin d'autre chose que de justice, tant l'indépendance de son jugement et la modération de son caractère l'avaient gardé loin de tout fanatisme. C'est donc sans l'ombre de timidité ni d'exagération que Mgr de Cabrières reconnaît que les Etudes de M. Guizot ne sont "ni complètes, ni surtout " complètement exactes. Il était protestant, et il l'est toujours demeuré... Cette intelligence, par ailleurs si pénétrante et si lumineuse, n'a jamais bien connu le catholicisme, elle ne l'a jamais vu et compris tel qu'il est... " Cela ne l'a pas empêché d'ailleurs de l'estimer sincèrement. " Il lui voulait du bien, et même beaucoup de bien". Il n'a jamais dissimulé l'admiration que lui inspiraient les grands défenseurs du catholicisme ; c'était de son temps : Dupanloup, Foisset, Falloux, Veuillot, Lacordaire, Montalembert, le père Gratry. Il se trouve même que, dans la série de lettres recueillies et publiées par M. de Loménie, chacun de ces noms fameux est accompagné de sa description, je dirais presque de sa définition. :

Je ne m'engage pas à être toujours de l'avis de M. de Montalembert, écrit-il à M. Lenormant, mais je m'engage à le lire toujours et à être toujours bien aise qu'il dise son avis, que j'en sois ou que je n'en sois pas. Je ne connais pas de nature plus vivante et plus noble. Dans un temps de somnolence et de platitude, les apparitions de ces natures-là sont toujours bonnes.

Les jugements que l'on va lire sur Lacordaire ne plairont peut-être pas au même titre à tout le monde, on ne peut cependant s'empêcher d'en apprécier la clairvoyance et la modération :

Il me plaît et m'émeut sans me satisfaire il remue beaucoup d'idées justes sans aller presque jamais au fond de la vérité ; il a beaucoup d'esprit et de talent, mais il y a dans son talent plus d'éclairs que de lumière ; il vole plus haut qu'il ne voit.....C'est une noble et aimable nature ; je lui souhaite une vie tranquille, il peut faire beaucoup de bien s'il n'est pas mis lui-même à de trop rudes épreuves.

..... Je viens de lire le père Lacordaire sur Albert de Broglie. Je trouve l'article très, très distingué, généreux, spirituel, brillant, presque toujours vrai et se faisant toujours pardonner quand il ne l'est pas tout à fait. Il y a dans ce talent de la jeunesse et de la solitude, de la sympathie et de la foi ; point d'âpreté monacale ni de complaisance mondaine. J'en regrette d'autant plus les lettres (de Lacordaire) sur la guerre d'Italie. Ma longue vie ne m'a pas encore accoutumé à voir sans surprise et sans impatience les mérites incomplets et incohérents.....

Au moment même où le père Lacordaire mourait, il écrivait :

J'ai reçu il y a huit jours une lettre du père Lacordaire, dictée et signée par lui, pleine de sens et de sympathie.... Il est probablement mort à l'heure qu'il est. C'est grand dommage. C'était encore une brillante étoile. Il y avait en lui de la lumière et du feu, ce qui fait qu'une âme monte en haut et que d'autres âmes la suivent.

Il y aurait à relever bien de ces portraits, finement et rapidement tracés, dans les lettres de M. Guizot. Notons, en passant, sa première impression à la lecture de la *Vie de Jésus*.

Je n'ai encore lu que l'introduction de M. Renan. En coupant tout le volume, rien ne m'a frappé, qu'un air général de timidité et de câlinerie dans le travail de la démolition. Il voudrait bien qu'on ne le crût pas l'auteur des ruines qu'il fait, et se mettre d'avance à l'abri des conséquences. Il ne m'attire pas, même pour le contredire. Il n'y a pas assez de passion et de hardiesse pour les coups qu'il porte et pour le mal qu'il fait. Car il fera plus de mal que de bruit.

Il ne réussit pas moins dans le portrait des hommes politiques ; voici M. de Metternich :

C'était un esprit supérieur, riche, droit, je dirais grand s'il y avait eu un peu plus d'énergie morale et un peu moins de vanité puérile. Il parlait de tout très bien, excepté de lui-même. Sur ce sujet, il touchait au ridicule.

M. Guizot, lui, parlait très bien de lui-même, nous le disons sans la moindre ironie. Rien ne fait mieux connaître la sérénité de cette arrière-saison de sa vie que la description qu'il en fait dans ses lettres :

J'ai connu des biens et des joies sans limite et sans mélange. Ce passé-là suffit encore à remplir mon âme, et, même aujourd'hui, je ne trouve pas que les espérances et les ambitions de ma jeunesse aient été trompées, ni les ambitions de cœur, ni les autres. La vie, selon moi, vaut bien ce qu'elle coûte, et dans presque tous ceux qui, devenus vieux disent le contraire, j'entrevois un grand égoïsme ou une grande faiblesse.

Le 6 juin 1861, il écrivait à Mde Lenormant :

Chère madame, je reprends mes habitudes. Vous les connaissez ; elles sont douces. Je travaille, je me promène. Je vis beaucoup avec mes enfants. Beaucoup aussi dans le passé. Je l'aime : je le recherche dans ma mémoire, en attendant que j'aie le rejoindre. Je me promène souvent seul. Il fait très beau ; mes bois sont verts, mes plates-bandes fleuries, mon potager plein. Je regarde mes tulipes et je mange mes fraises. Je me plais à m'occuper des petites choses en pensant aux grandes.

Le ton général de ces lettres est ainsi, parfaitement reposé, coupé seulement par endroits d'émotions vraies et d'attendrissements, rarement de paroles ou de jugements violents. Le plus beau sentiment que renferme cette correspondance est sans contredit celui qui l'a inspirée tout entière, qui y règne d'un bout à l'autre, son amitié pour Mde Lenormant. "Ma longue vie m'a appris à distinguer les cœurs, et le vôtre est de ceux en qui j'ai foi." C'est après trente ans d'amitié constante qu'il lui écrivait ce mot qui fait leur éloge à elle et à lui, et quelques jours seulement avant sa mort, il lui adressait encore ces quelques lignes, les dernières : Chère madame, aimez-moi toujours comme vous le faites, et soyez sûre que mon amitié vous sera fidèle jusqu'au bout, comme si j'avais encore cinquante ans.

En tout cela, le style n'est jamais négligé, est-il besoin de le dire quand il s'agit de Guizot. Il est constamment simple et coulant. Si une incorrection matérielle s'est glissée sous sa plume, c'est que l'élégance naturelle a pour une fois fait fi de la grammaire :

Chère madame, vous êtes un élégant et charmant chroniqueur. Quand je ne vous écrirais pas pour ma propre satisfaction, je vous écrirais pour que vous m'écriviez, il faudrait dire : *pour que vous m'écrivissiez* ; mais je suis comme M. Suard ; il détestait ces *isse* et ces *asse* et ne s'en servait jamais. "Quand je fais cette faute-là, disait-il, personne ne peut croire que c'est parce que je ne la sais pas." En fait de grammaire, on peut se permettre cette arrogance dans le péché.

Nous recommandons bien volontiers cet ouvrage à nos lecteurs, principalement à ceux qui ont le goût et le loisir des lectures littéraires ; nous sommes sûrs qu'en parcourant ces pages ils jouiront comme nous du charme qui s'en dégage et qui est tout fait de calme et de modération. Ces deux qualités, si ce ne sont des vertus, ne paraissent pas être de celles qui caractériseront notre époque, pas plus qu'elles ne caractérisent l'époque où vivait M. Guizot. L'exemple de sa vie nous sera donc plus qu'une distraction, il nous sera un enseignement : Guizot lui-même ne le résumait-il pas d'un mot, cet enseignement, quand il écrivait : J'aime la devise de Changarnier : " Bonheur passe, honneur reste. "

NÉCROLOGIE

Nous recommandons spécialement aux prières de nos lecteurs M^{de} Céline Benoit, veuve E. Caouette, en religion sœur Catherine de Sienne, Sous-Prieure de la Fraternité, du Tiers-Ordre de St-Hyacinthe, décédée le 26 février à de St - Hyacinthe, à l'âge de soixante-six ans et huit mois. M^{de} Caouette a fait partie de ce groupe nombreux et fervent de Tertiaires qui ont préparé par leurs prières et aidé de leurs sympathies la fondation de notre couvent à St-Hyacinthe. Quand l'heure fut venue d'ériger le Tiers-Ordre en Fraternité, elle fut des premières à y rentrer, et y remplit pendant de longues années les charges de conseillère et de Sous-Prieure. Depuis deux ans atteinte par le mal terrible qui devait l'emporter sans avoir épuisé son énergie et de sa patience, et ne pouvant plus assister aux réunions de la Fraternité, elle renouvela plusieurs fois ses instances pour être déchargée de ses fonctions. Le conseil ne voulut point y consentir, estimant à bon droit que de son lit de souffrance elle ne servirait pas moins efficacement l'Ordre auquel elle est restée attachée et dévouée jusqu'à son dernier jour, par ses prières et l'exemple de ses vertus qu'elle ne l'avait fait par son action et ses conseils.

C'est le deuxième grand deuil de la Fraternité de St-Hyacinthe depuis quelques mois. Espérons que pour elle se réalisera la parole du Sauveur, et que le pur froment jeté dans la terre sera le gage d'une abondante et riche moisson pour l'avenir.

PREDICATIONS DU MOIS D'AVRIL

N.-D. ST-HYACINTHE, le 2—Oeuvre des Tabernacles.	T. R. P. PRIEUR.
“ 10—Réunion du Tiers-Ordre	“
“ 30—Ste Catherine de Sienne	R. P. DELAU
MONTREAL, le 10—Tiers-Ordre.....	R. P. RONDOT
QUEBEC, Basilique, Dimanche de Quasimodo.....	T. R. P. GONTHIER.
NOUV.-ORLEANS.—Retraite de Prem. Communion...	R. P. KNAPP
OTTAWA, —Oeuvre des Tabernacles.....	T. R. P. PRIEUR.
“ Réunion du Tiers-Ordre.....	“

— o —

RECOMMANDATIONS

Nous recommandons à nos abonnés :

Plusieurs faveurs importantes à obtenir. (A. B.) La grâce d'une bonne mort pour un vieillard. La guérison de plusieurs infirmes, en particulier de plusieurs épileptiques. Plusieurs pères de famille et plusieurs jeunes gens adonnés à la boisson. Un jeune homme débauché. Un jeune homme libre penseur. (N. L.) Plusieurs grâces spirituelles et temporelles. (N. L. R.) La paix de plusieurs familles. Les Pâques de quatre jeunes gens. La grâce d'une bonne retraite pour une famille. (A. R) Une mère de famille éprouvée. (S. J.) Une tertiaire dominicaine malade. (S. B.) Plusieurs vocations religieuses. Plusieurs conversions. Une zélatrice du Rosaire pour tous malade. Deux neuvaines. Plusieurs vocations.

On nous prie d'insérer plusieurs actions de grâces pour faveurs obtenues par l'intercession de la Ste Vierge et de St-Vincent Ferrier.

— o —

DEFUNTS.

Mde Jos. Neault, (Trois-Rivières). M. Michel Dion, (St-Hyacinthe) M. Louis Lafortune. (L'Assomption). M. Chs Desnoyers, (St-Jean-Baptiste de Rouville). M. Olivier Rioux, (Trois-Pistoles) Mde J. B. Malhiot. (St-Sébastien d'Iberville). Mde Moise Côté. (Baie du Fèbvre). Rémi Desrochers, (Kinsay Falls).

Le Secrétaire-Gérant : R. P. BERNARD E. SICARD, O. P.

Imp. LA TRIBUNE, St-Hyacinthe.

CHS. DESJARDINS & CIE,
1539 RUE STE-CATHERINE, - MONTREAL

Le plus grand magasin au monde dans le commerce en détail
de Fourrures.

TOUT LE MONDE INVITÉ

SPÉCIALITÉ : Chapeaux pour les Messieurs du Clergé.

La Cie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

Importateurs de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES, CIERGES, CHANDELLES, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES et AUTRES FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Communautés Religieuses.

BUREAU ET ENTREPOTS DE DOUANE :

242-246 Rue St-Paul, - MONTREAL

GRANGER FRERES.

LIBRAIRES-PAPETIERS

Fournitures de Bureaux, Fabrique de Livres Blancs, Impressions, Reliure

1699 RUE NOTRE-DAME, 1699

Téléphone Bell 1183.
" des Marchands 742.

MONTREAL, Que.



ALBERT GAUTHIER,

Ornements d'Eglises,
Bronzes et Chasubleries.

Statues de toutes descriptions, Chemins de Croix en bas-relief, en peinture à l'huile, en Chromos et Lithographies. Magnifique choix de Lampes de sanctuaire, Lustres, Chandeliers d'autel et Candélabres, etc,

1677 Ru Notre-Dame MONTREAL.

LEONARD FRERES

MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)
PRÈS DE LA DOUANE, MONTREAL, Que.

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS—

Bolte Postale 639

Telephone Bell 1207 Main